

COMMUNICATION DE M. CUMONT
OBSERVATIONS SUR LA COMMUNICATION DE M. RUTOT.
NOTIONS PRÉLIMINAIRES SUR LE NÉOLITHIQUE (1)

Il ne faut pas confondre, observe d'abord M. Rutot, le terme *Néolithique* avec celui d'*Époque de la pierre polie*. En effet, le mot *néolithique* signifie, disent MM. Gabriel et Adrien de Mortillet, la période de la nouvelle pierre ou plutôt la période récente, moderne, de la pierre, mais ne doit pas se traduire par période de la pierre polie.

M. Rutot pense que le polissage des instruments en silex distingue le dernier stade des temps néolithiques.

Jusqu'à maintenant, ce fait n'est pas scientifiquement démontré, car il existe des stations néolithiques à tranchets abondants, considérées généralement comme plus anciennes que le dernier stade du Néolithique, qui renferment quelques haches polies; et d'autre part, M. l'ingénieur Louis Siret, qui a fait de si riches trouvailles en Espagne, déclare que ses recherches lui ont prouvé qu'il faut considérer la pierre polie comme caractérisant la plus vieille phase du Néolithique proprement dit, en Espagne (2).

On ne peut donc pas déclarer, comme M. Rutot, que la dernière période du Néolithique renferme *tous les instruments en silex poli*.

Le début du Néolithique, nommé Tardenoisien, est caractérisé, disent certains archéologues, par une industrie spéciale et bien typique, par des instruments en silex de très petites dimensions, dont les contours affectent des formes géométriques (3).

(1) *Bull. de la Soc. d'anthrop. de Bruxelles*, t. XXIV, 1905, p. XXIII.

(2) SIRET, *L'Espagne préhistorique*. (REVUE DES QUESTIONS SCIENTIFIQUES, oct. 1893, p. 63).

(3) Ils se rencontrent en abondance dans le Tardenois, département de l'Aisne. Il y a aussi de petites lames et de petits grattoirs.

Ces instruments ont assez de ressemblance avec les outils de l'époque magdalénienne.

Une industrie totalement aussi réduite peut sembler assez étrange, et on a de la peine à concevoir une population n'ayant pour tout outillage en pierre que des silex aussi petits (*).

Peut-être y a-t-il autre chose qui a été mal comprise?

C'est un fait curieux que dans les stations néolithiques du Brabant, ces outils prétendument tardenoisien sont toujours mêlés en petit nombre aux objets des époques plus récentes, tandis qu'on ne voit jamais des stations où ne se trouvent que des instruments tardenoisien.

Pourquoi ces stations tardenoisien existent-elles particulièrement en région rocheuse? Est-ce parce que les objets plus volumineux ont été enlevés, parce qu'ils attiraient plus l'attention et étaient plus utiles?

Je n'oserais me prononcer à cet égard, mais je me souviendrai toujours que, lors de mes recherches à Finnevaux (province de Namur), un vieux paysan à qui je demandais où je pouvais trouver de la pierre à feu, m'indiqua immédiatement une station néolithique, parce que c'était là, disait-il, qu'anciennement les habitants du village s'approvisionnaient de silex pour leurs armes et leurs briquets.

Aussi ne restait-il plus à cet endroit, minutieusement exploré par moi, que de très petits silex, dédaignés par les naturels de Finnevaux comme inutilisables.

Dans les pays rocheux, les silex sont à fleur de sol et à la disposition du premier venu, tandis qu'en Brabant, où ils étaient à une certaine profondeur dans la terre et protégés souvent par des forêts, on les trouve dans leur état primitif, tels qu'ils ont été perdus ou abandonnés.

En Espagne, M. L. Siret a constaté que « le passage du Quaternaire à l'actuel (Néolithique) est insensible, et que la plus ancienne phase des temps dits actuels ne peut pas être industriellement séparée du Quaternaire. Jusqu'à présent, ajoute M. Siret, suivant les coutumes reçues, nous avons rangé dans l'actuel ce qui est en

(*) Dans une note sur l'industrie lithique des primitifs actuels, M. le D^r Houzé signale parmi un outillage très complet de tout petits éclats semblables à ceux que les archéologues classent dans le Tardenoisien. (*Bull. de la Soc. d'anthrop. de Bruxelles*, t. XXIV, 1905, p. XLIX.)

réalité la fin du Quaternaire, pour en faire le Néolithique ancien ; mais nous ne pensons pas que cette classification puisse être maintenue. »

La nouvelle civilisation, remarque M. Siret, n'a pas brusquement anéanti l'ancienne ⁽¹⁾.

L'outillage se compose encore d'innombrables petits outils, mais aussi d'objets en pierre polie : haches, herminettes, ciseaux, gouges, etc.

On voit donc que l'outillage du commencement du Néolithique, en Espagne, n'est pas réduit à des formes lilliputiennes.

Pourquoi en serait-il autrement en Belgique ?

D'autre part, M. Rutot veut introduire dans le Néolithique une industrie à facies éolithique qu'il prétend avoir découverte à Spiennes, sous l'amas de silex de l'atelier de la pierre polie dit « Camp à Cayaux ».

L'industrie que M. De Pauw a découverte ⁽²⁾, il y a seize ans, sous l'atelier superficiel de Spiennes, n'est certainement pas du type mentionné par M. Rutot ; elle ne rappelle en rien les cailloux ébréchés que notre collègue range dans l'Éolithique et qu'il prétend avoir été utilisés par l'homme ; les silex représentés sur la planche I du tome VIII de notre *Bulletin* ont un type franchement néolithique, ne présentant, d'après la remarque si juste de MM. L. De Pauw et E. van Overloop, aucune attache avec le Quaternaire : la différence entre l'atelier inférieur et l'atelier supérieur consiste principalement en la présence d'instruments polis dans celui-ci, tandis qu'on n'en a pas trouvé dans le premier, fait qui ne prouve pas nécessairement l'inexistence du polissage à cette époque, puisqu'il a pu se faire que les silex, simplement dégrossis sur place, étaient livrés dans cet état à ceux qui en avaient besoin et qui tenaient à les polir eux-mêmes. Cette coutume est démontrée par les nombreux polissoirs qui ont été découverts dans les stations néolithiques éloignées de Spiennes, et par la présence fréquente, dans celles-ci, de haches ébauchées qui n'ont jamais été polies et ont été employées telles quelles.

Il suffit donc que les ouvriers du premier atelier aient eu l'habitude, ou des motifs, résultant par exemple de l'exigence de leur clientèle, de fabriquer des instruments seulement taillés, pour

(1) L. SIRET, *loc. cit.*, pp. 21-22.

(2) *Bull. de la Soc. d'anthrop. de Bruxelles*, t. VIII, 1889-1890, p. 28 et pl. I.

faire disparaître la principale différence entre les deux ateliers signalés par M. De Pauw.

Quoi qu'il en soit, les instruments en silex du premier atelier de Spiennes figurés sur la planche I du tome VIII de notre *Bulletin* n'ont rien d'éolithique (*).

M. De Pauw, qui a si bien étudié l'atelier de Spiennes et ses environs, m'a d'ailleurs déclaré qu'il n'a jamais constaté dans cette localité du Néolithique à facies éolithique, et qu'il ne suffit pas de trouver dans le Néolithique quelques instruments rudimentaires, comme il y en a eu à toutes les époques, pour créer un étage particulier dans ce Néolithique.

Il est assez étrange qu'en Belgique, où tant de stations néolithiques ont été bien étudiées, il n'existe que M. Rutot dont les yeux aient observé ce facies éolithique du Néolithique.

Il est non moins étonnant, sans dire combien vivement les mots *Éolithique* et *Néolithique* hurlent d'être accolés, que cette prétendue industrie n'ait été rencontrée, dans notre pays, qu'aux environs de Mons.

Pourquoi ces stations éolithiques du Néolithique n'existent-elles pas ailleurs en Belgique?

Pourquoi, malgré de minutieuses recherches, pendant vingt ans, dans le Brabant et le nord du Hainaut, n'ai-je jamais remarqué de stations du genre découvert par M. Rutot aussitôt qu'il s'est occupé de Néolithique? Enfin, est-il vraisemblable qu'après le magnifique développement de l'industrie quaternaire, les hommes soient retombés dans la barbarie primitive et n'aient connu, au commencement de l'époque où l'usage de la pierre se perfectionne d'une manière extraordinaire, que les misérables cailloux que M. Rutot leur prête à l'origine des temps quaternaires?

Il faut donc biffer le *Flenusien* de la série néolithique. Quant aux fonds de cabanes de la Hesbaye, si bien décrits par M. Marcel De Puydt, je crois, comme M. le baron Alf. de Loë, qu'il est dangereux d'introduire, dès maintenant, l'industrie de ces fonds de cabanes dans une classification du Néolithique. Jusqu'à présent, on ne possède pas les éléments nécessaires pour lui attribuer une date

(*) M. Rutot a déclaré, à ce sujet, que cette industrie est peut-être simplement Campignienne ou qu'il faudrait introduire un nouveau terme dans la classification du Néolithique.

indiscutable. Comme le D^r Jacques, je n'admets pas les divisions que M. Rutot veut créer dans le Robenhausien ⁽¹⁾.

Que signifie un Robenhausien à facies industriel puisqu'on taillait et façonnait le silex dans toutes les stations de cette époque? Elles sont, par conséquent, toutes à facies industriel. Mais on extrayait le silex à certaines places, comme à Spiennes. Est-ce une raison de séparer ces stations des autres auxquelles elles sont intimement liées, la matière première, quelquefois dégrossie, quelquefois brute, étant transportée des unes dans les autres? D'autre part, l'Homme robenhausien utilisait et taillait les roches idoines qu'il trouvait sur place, je l'ai montré pour le grès bruxellien, le phtanite d'Ottignies et le quartzite de Tourneppe; et à ce point de vue encore, les stations robenhausiennes devraient être rangées dans la série à facies industriel.

Donc, cette division que M. Rutot voudrait introduire dans le Robenhausien ne correspond à rien d'assez réel ni d'assez particulier pour être maintenue.

D'autre part, la division à facies défensif est-elle mieux choisie?

M. Rutot ne définit pas en quoi consiste exactement ce facies défensif; il nous parle bien de sommets à pentes rapides, isolés ou à peu près, d'où la vue peut s'étendre au loin. Mais à ce compte-là, presque toutes les stations néolithiques ont ce facies défensif!

L'Homme néolithique voulant éviter l'inondation de sa cabane à demi souterraine n'allait pas s'établir dans les bas-fonds, ni sur les pentes, et recherchait par conséquent les sommets. Dans les régions calcaires, son habitat était souvent situé sur des promontoires abrupts, parce qu'il n'aurait pas trouvé l'eau nécessaire à son existence au milieu des plateaux et que les sources surgissent ordinairement au pied des falaises.

Dans les régions sableuses, argileuses et schisteuses, cet aspect fortifié des stations néolithiques n'existe qu'exceptionnellement ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Parmi les roches utilisées par l'Homme robenhausien, il en existe beaucoup d'autres que celles qui ont été citées par M. Rutot; il faut mentionner le phtanite noir d'Ottignies, le quartzite de Wommersom, le silex de Pressigny, le grès lustré bruxellien, le quartzite cambrien, des haches en roches volcaniques ou en roches étrangères au Jurassique, etc., etc.

⁽²⁾ G. CUMONT, *Topographie de quelques stations néolithiques des provinces de Brabant, de Hainaut et de Namur*. (MÉM. DE LA SOC. D'ANTHROP. DE BRUXELLES, 1900-1901, t. XIX.)

M. Rutot veut introduire dans le Robenhausien une division qui dépend ordinairement de la *nature géologique* de la région habitée par l'homme.

En quoi consistait ce facies défensif en dehors de la position naturelle? On ne saurait le dire, car les retranchements qui ont été établis pour barrer la partie étroite de ces promontoires datent d'une occupation plus récente. A quoi bon soutenir un siège en règle quand on ne possède pas de richesses à sauvegarder et qu'il est beaucoup plus sûr de se réfugier dans de profondes forêts?

Voyons-nous les sauvages modernes se retrancher de cette manière? Des palissades suffisent pour les mettre à l'abri des bêtes féroces ou des surprises nocturnes.

Certes, à la fin de l'époque néolithique, et lorsque le cuivre commence à être connu, l'Homme a quelquefois élevé des retranchements, ainsi que M. L. Siret le fait remarquer pour l'Espagne⁽¹⁾; mais à l'époque de la pleine activité de l'atelier de Spiennes et des autres ateliers similaires, ces mines de richesses ont dû, bien plus souvent que de pauvres huttes faciles à rebâtir, être l'objet de la convoitise des hommes, par conséquent de luttes violentes, et cependant on n'a pas remarqué la moindre trace des retranchements qui auraient été élevés pour mettre ces ateliers, si précieux alors, à l'abri d'un coup de main ou de brigandages⁽²⁾; M. Rutot les nomme, pour ce motif, des *stations ouvertes*.

M. Rutot prétend que l'outillage de ces deux genres de stations robenhausiennes diffère assez sensiblement; l'outillage des stations de caractère défensif serait moins varié, au point de vue des outils, mais tout ce qui concerne l'armement serait beaucoup plus développé.

Alors que les grands ateliers de Spiennes, de Saint-Symphorien et d'Obourg ont fourni à peine une vingtaine de pointes de flèches, ajoute M. Rutot, c'est souvent *par centaines* qu'on les recueille dans les stations à facies défensif.

M. Rutot considère, par conséquent, les pointes de flèches comme des armes de guerre et ne veut pas voir que ce sont, avant tout, des armes de chasse.

(1) L. SIRET, *L'Espagne préhistorique*. (REVUE DES QUESTIONS SCIENTIFIQUES, octobre 1893.)

(2) Pour être logique, M. Rutot devra introduire ces subdivisions dans toutes les périodes de l'époque préhistorique.

Il n'est pas étonnant qu'on en ait trouvé en petit nombre dans les ateliers précités; ce n'est pas habituellement dans de tels endroits troublés par le va-et-vient des ouvriers ou le tumulte de la besogne, et dépouillés de végétation par les débris de carrière, que le gibier va se réfugier.

M. Rutot se fait une très fausse idée de l'abondance des pointes de flèches dans les stations néolithiques. Il s'imagine qu'on les ramasse habituellement à la pelle, comme me disait naguère, à mon grand étonnement, M. Dupont, directeur du Musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles (¹).

Peut-être M. Rutot a-t-il été suggestionné par les idées de son chef administratif?

Si M. Rutot avait exploré à fond autant de stations néolithiques que j'ai eu l'occasion de trouver pendant l'espace de vingt ans, ses illusions se seraient rapidement évanouies.

Une station aussi étendue que celle de Rhode-Saint-Genèse, ne m'a donné, après vingt ans de recherches, que cent cinquante pointes de flèches à peine, c'est-à-dire moins de huit pointes de flèches par an. La station d'Ittre ne m'a pas fourni dix pointes de flèches et les autres stations n'étaient pas beaucoup plus riches en ces armes.

Il n'est pas exact que les pointes de flèches soient plus nombreuses dans les stations à prétendu facies défensif, à l'exclusion partielle des outils industriels. Je me demande où M. Rutot a pu observer ce fait. Pour ma part, je ne l'ai remarqué dans aucune des stations que j'ai explorées; tout au contraire, la réalité est opposée aux théories de M. Rutot.

Il est vrai qu'avec des idées préconçues, on voit souvent ce qu'on veut voir, et comme M. Rutot aime beaucoup à inventer des systèmes, on ne doit pas s'étonner qu'il veuille tout plier à ses ingénieuses inventions.

Voyons les faits réels; cela vaudra mieux que toutes les théories.

Examinons la station de Linciaux (commune de Ciney, province de Namur) et de Pessoux. Depuis longtemps on a remarqué que le terrain, à cet endroit, n'offre nulle part d'escarpements et que la

(¹) Ottenbourg (Brabant) a fourni plus de cinq cents pointes de flèches; mais il faut tenir compte que ce nombre de pointes de flèches doit être réparti entre plusieurs stations, de sorte que la moyenne ne dépasserait pas la centaine.

configuration du sol n'aurait point permis à l'Homme préhistorique d'y établir des travaux de défense. Il s'agit d'un vaste plateau d'un accès facile de nombreux côtés.

Donc rien d'un facies défensif. Et cependant les pointes de flèches sont abondantes et indiquent, comme je l'ai déjà dit, des postes de chasse.

A Rhode-Saint-Genèse, c'est aussi la chasse qui a fait perdre des pointes de flèches. Même constatation au bois de la Garenne près d'Arquennes (Hainaut).

Par contre, la station de Meigemheyde (Tourneppe, Brabant), qui aurait un bon facies défensif pour M. Rutot et qui est certainement une des plus retranchées du Brabant, n'a donné que deux ou trois pointes de flèches, outre deux fragments de haches polies, tandis que les objets industriels et particulièrement les grattoirs et les racloirs sont en abondance. Il en est de même des promontoires élevés, le Huleu et le Mazy, à Ittre.

Enfin, pour ne citer que celle-là en région calcaire, la station néolithique du plateau d'Hastedon près de Namur, le meilleur type qu'on puisse montrer des stations à facies prétendument défensif, a donné aux chercheurs plus de dix mille silex parmi lesquels, disent MM. G. Arnould et de Radiguès, les résidus de la taille forment 60 % du total des objets récoltés, ce qui prouve que cet atelier était aussi industriel, puisqu'on y travaillait largement le silex; les couteaux, 15 %; les grattoirs, 9 %; les débris de haches, 2 % et les pointes de flèches, 2 % seulement (1). Les outils de travail sont par conséquent en forte majorité, tandis que les armes (haches et flèches), qui, d'après les théories de M. Rutot, devraient être les plus abondantes, sont au contraire assez rares.

Encore n'a-t-on trouvé là que trois haches entières, les fragments des autres haches ayant servi de marteaux ou subi une transformation en divers instruments (2).

Dans les stations en pays calcaire, suivant la remarque faite ci-dessus, tous les objets en silex étant ordinairement à fleur du sol, sur la roche dénudée même, n'ont pas été protégés contre les recherches anciennes, comme dans la moyenne et la basse Belgique, où ils étaient recouverts de sable, ou de limon, et de forêts.

(1) Donc environ deux cents flèches sur dix mille objets, proportion qui n'est pas beaucoup supérieure à celle de Rhode-Saint-Genèse.

(2) *Congrès international d'anthrop. et d'archéol. préhistoriques.* (COMPTE RENDU DE LA SIXIÈME SESSION. Bruxelles, 1872, p. 320.)

Ces stations en pays calcaire, exposées ainsi à tous les regards, ont été souvent, pendant une longue période, de véritables mines de pierres à feu pour les habitants de la contrée, qui les utilisaient pour leurs briquets et quelquefois pour leurs armes à feu. Il en est résulté que ces stations n'ont souvent plus leur vraie physionomie, puisque les plus gros silex, les plus visibles et les plus utilisables, par conséquent les outils industriels, ont été enlevés, tandis que les pointes de flèches et les petits outils inutilisables ont été laissés sur place.

De tout cela, M. Rutot ne tient pas compte; de même qu'il ne fait aucun cas de la loi de la survivance des types, loi qui se vérifie à travers tout le Préhistorique, et que j'ai démontrée à la dernière séance de la Société d'archéologie de Bruxelles en ce qui concerne la poterie gauloise après la conquête romaine.

Ainsi, parce qu'on a trouvé quelques rares tranchets à Rhode-Saint-Genèse et aux environs de la forêt de Soignes, M. Rutot prétend y reconnaître les vestiges de l'industrie campignienne (*). Mais si la forme seule d'un silex suffit à M. Rutot pour caractériser une époque, il trouvera, dans ma collection de Rhode-Saint-Genèse, des objets qui lui feront reconnaître encore d'autres époques, puisque les grattoirs du type magdalénien, les pointes moustériennes, et les petits outils nommés tardenoisiers ne sont pas rares dans le Néolithique.

M. Rutot, en bon conservateur de musée, aime les classifications à outrance (**); il établit ses divisions comme s'il existait en réalité des civilisations successives, bien tranchées, et séparées nettement les unes des autres. Cela ne s'est pas passé aussi simplement que croit M. Rutot. Comme de nos jours, l'évolution s'est ordinairement faite par gradation; des coutumes, des outils, des armes ont persisté pendant longtemps, et les ustensiles qui ont caractérisé une époque ont encore été employés durant les périodes subsé-

(*) Voici ce que dit à ce sujet M. Rutot : « Ce facies à tranchets est représenté en Belgique, notamment à Élouges et à Ghlin, dans le Hainaut, et aussi dans la forêt de Soignes. Je considère donc l'industrie campignienne comme existant en Belgique ». *Bull. de la Soc. d'anthrop. de Bruxelles*, t. XXIV, 1^{er} fasc., 1905, p. XXIV.)

(**) Certes les classifications sont nécessaires dans les musées; mais souvent elles ne sont que provisoires, et en tout cas, il ne faut pas exagérer des divisions qui souvent ne sont établies que sur des hypothèses.

quentes ⁽¹⁾. C'est ainsi qu'on remarque des stations à tranchets (Orival, près Nivelles) avec quelques haches polies, et des stations riches en haches polies (Rhode-Saint-Genèse), renfermant quelques tranchets.

Enfin, la physionomie des stations que nous explorons n'est pas toujours vraie, parce que nous ne connaissons pas les armes et les outils en os ou en bois qui étaient employés en même temps que les instruments en silex.

Ainsi, une station peut paraître pauvre en pointes de flèches parce que les flèches étaient, soit en bois durci par le feu au bout pointu, soit armées de pointes en os.

De même une station peut avoir un aspect particulier et contenir de nombreux objets d'un genre spécial, à l'exclusion d'autres objets; certains instruments peuvent être rares, d'autres communs, tout simplement à cause des occupations et de l'industrie des familles qui habitaient la station.

On voit donc que toute définition trop catégorique est dangereuse (*omnis definitio periculosa*), et que les divisions et les subdivisions arbitraires de M. Rutot, loin de nous guider avec sécurité, ne peuvent que nous perdre plus sûrement dans le dédale de cette partie de la Préhistoire.

DISCUSSION.

M. DE LOË défend l'utilité incontestable des classifications dans les temps néolithiques, quitte à les modifier quand on reconnaît qu'elles ne concordent plus avec les données de la science. Il est certain que pour ne parler que de la Belgique, on doit établir une distinction très nette, au point de vue de l'âge, entre certaines stations qui ont été décrites : des stations comme celles d'Aywaille, de Septroux, appartiennent bien à l'époque tardenoisienne; ailleurs, les objets recueillis sont franchement robenhausiens. Mais ce qui est vrai, c'est que dans beaucoup de stations il y a eu superposition d'industries d'âges différents et que l'on y rencontre aujourd'hui des mélanges de pièces appartenant à diverses époques.

(1) La succession des habitats n'est pas une loi générale. Ainsi, pour ne citer que Rhode-Saint-Genèse, on n'y trouve aucun vestige de l'Homme après le Robenhausien et avant l'époque moderne.

Quant aux stations du type défensif, il est actuellement admis que leurs retranchements sont, en général, postérieurs au Néolithique, bien qu'à Pont-de-Bonne on ait trouvé des silex très patinés.

M. DE PAUW déclare se rallier aux opinions exprimées par M. Cumont. Il croit que les pointes de flèches ont été à peu près exclusivement employées à la chasse.

La discussion est close.